

Lorsque pour finir ils entrèrent dans

le salon de Ziya le coiffeur, Touzsouz en tête, lui derrière, une barbe d'au moins douze jours lui couvrait le visage. A ce moment-là, loin de vouer sa vie au port de la moustache, il n'envisageait même pas de conserver une petite moustache en amande. Non, Djoumali avait refermé ce chapitre : à seize ou dix-sept ans, il avait comme tous les jeunes gens gardé une moustache fine ; à cette époque-là, cela paraissait aussi naturel que d'enfiler une chemise ou de mettre des chaussettes. Désormais il s'était habitué à ne pas en porter grâce à ses vingt-trois mois d'armée et aurait été incapable de dire s'il se préférerait avec ou sans : on ne perdait pas de temps à se raser devant une glace et dès que la lame s'approchait, tout s'en allait, barbe comprise. Contrairement à ce que l'on disait, cela n'ajoutait rien à la virilité. Bien qu'on ait fait raser sa moustache, il était passé caporal-chef et, à Demirköy comme à Kırklareli, des soldats qu'il ne connaissait ni d'Eve ni d'Adam, se mettaient instantanément au garde-à-vous en l'apercevant.

Si à son retour la question se posait, lui aussi se rendrait chez Zülfü, l'ancien coiffeur ou chez cette grande tige de Ziya, le coiffeur préféré des employés, des étudiants venus en vacances ainsi que de toute la jeunesse du bourg qui, par ses revenus et son niveau d'études, se trouvait au-dessus de la moyenne. En admettant que la décision lui revienne, il poursuivrait cette

* Extrait du chapitre I du roman *La moustache*

relation qui existait depuis tant d'années et continuerait à aller chez Zülfü, là où les artisans et les enfants d'artisans avaient leurs habitudes. Mais Touzsouz Vaysal s'était prononcé en faveur de Ziya le coiffeur. D'habitude, Touzsouz Vaysal préférait se conformer aux vues de ses amis, mais il y avait peu de chance qu'ils tombent d'accord sur tous les sujets ; pour cette raison, et comme on aurait difficilement pu le considérer comme un homme à l'esprit très ouvert, on s'étonnait de toujours les voir se baguenauder ensemble et l'on disait : "Pourquoi est-ce que Djoumalî traîne avec ce Touzsouz ?". Cela avait été interprété de la manière suivante : Touzsouz Vaysal, après avoir hérité d'immenses propriétés de son père, avait envisagé le changement de coiffeur comme une pure question d'honneur et avait attendu que Djoumalî rentre du service militaire pour résoudre cette question. Il en parla pendant des heures et des heures, répétant sans cesse : "Nous ne manquons de rien, pas vrai ?". En vérité, ils n'avaient besoin de rien ; tous deux avaient fini leurs études au collège, chacun avait en héritage des champs, des vergers, des maisons, du bien à ne savoir qu'en faire. Djoumalî possédait un énorme magasin de tissus, quant à Touzsouz, depuis le décès de son père, c'est-à-dire trois ans auparavant, il vivait comme un pacha avec ce que rapportaient les terres. "Ziya le coiffeur n'en trouvera pas de meilleurs que nous, allez bouge-toi, allons-y !", dit-il. Djoumalî craignait qu'on les renvoie poliment et il se faisait tirer l'oreille. Néanmoins, contrairement à ses craintes, Ziya les accueillit très chaleureusement : "Entre Djoumalî mon ami, toi aussi Vaysal, entre, je pensais que vous ne connaissiez pas le chemin de ma boutique", dit-il.

Ziya était un maître coiffeur ; c'est pourquoi les jeunes de la bourgade vénéraient son nom, ils l'évoquaient toujours ou s'adressaient à lui en l'appelant *Coiffeur*. Bien que son visage ne se fendît jamais d'un sourire et qu'il racontât les histoires les plus impertinentes ou s'attaquât au sujet le plus oïlé oïlé d'un air philosophique - ou peut-être justement pour cela - on ne venait pas chez lui seulement pour se faire raser. Lorsque les jeunes en éprouvaient le désir, ils venaient s'asseoir dans un coin de son salon de coiffure, bavardaient, plaisantaient, en un mot tuaient le temps, et c'est la raison pour laquelle son commerce était toujours plein de monde. On y rencontrait parfois des quidams

même debouts comme des piquets.

Lorsque Touzsouz et Djoumali arrivèrent, le coiffeur Ziya les fit pourtant asseoir tous les deux. Il leur présenta les employés et les professeurs qu'ils ne connaissaient pas. Après en avoir fini avec le barbu dont il s'occupait, et pour se pencher sur Djoumali sans s'emmêler les pieds, le maître-barbier l'invita à prendre place sur la chaise en noyer, haute et large, baptisée "Le perchoir", et qui rappelait un trône. Il l'installa après avoir battu le coussin dans tous les sens, lui enveloppa le cou de serviettes immaculées et dit à l'apprenti assis à l'arrière comme une petite statue : "Allez mon petit, tire sur la trappe d'aération, non seulement notre ami Djoumali est le fiancé de la fille de Hasan Hüseyin Tchavouche, mais il vient aussi de rentrer du service militaire, nous allons le raser du mieux que nous pouvons !". Au moment où le gamin se mit à tirer sur la ficelle de l'énorme planche carrée fixée au plafond par des pitons et au milieu de laquelle se détachait une photo du commandant Moustafa Kemal, entourée de diverses beautés coiffées d'un croissant de lune doré, des mouches s'envolèrent dans tous les sens. Ensuite, pendant toute la durée du rasage, au fil du mouvement de la célèbre trappe d'aération, Djoumali regardait de temps à autre une beauté couronnée d'or lui sourire. Le déplacement d'air de la trappe, le cliquetis des ciseaux, la chaleur du savon à barbe ainsi que le contact du fil du rasoir lui procurèrent un profond bien-être et il fut d'avis que ceux qui comparaient le siège en noyer de Ziya à un trône avaient raison. Pourtant, bien qu'en dehors de la *pin-up* de la photo il n'y eût que des hommes moustachus autour de lui, et qu'un nombre encore plus impressionnant de moustaches le regardait - car le miroir qui lui faisait face était bordé de photomaton d'hommes à bacchantes - la moustache ne l'intéressait toujours pas. Après avoir rafraîchi la coupe et rasé la barbe de près, Ziya n'hésita pas à demander si l'on conserverait la moustache :

– Eh oui, dit-il.

– Comment ça, Eh oui ? Est-ce que je t'aurais coupé par hasard ?, insiste Ziya le coiffeur.

– Arrête de couper !

Ziya le coiffeur se tut puis, parut effectuer une tâche de la plus haute importance, il retira très lentement la mousse qui restait sur le visage de Djoumali puis, comme si l'énorme miroir

qui lui faisait face ne suffisait pas, brandit un petit miroir au manche en corne :

“Regarde-moi un peu ça et dis ce que tu en penses, dit-il. Si tu veux mon avis, c’est tout à fait ton genre, disons que cela t’ira très bien.”

Djournali, le miroir à la main, contempla son reflet un moment sans rien dire : il n’y avait aucun doute qu’il était bien mieux qu’une heure auparavant, mais il hésitait à attribuer cela aux petits favoris qui se dessinaient au-dessus de sa lèvre. Il se demanda si un client moustachu était plus dépendant de son coiffeur qu’un client sans moustache, ou alors pressentait-il quel spectacle ce duvet allait désormais offrir ? Peut-être aussi le coiffeur essayait-il de s’amuser à ses dépens; comme il n’arrivait pas à trancher, il rendit le miroir :

“Difficile à dire”, répliqua-t-il.

Ziya le coiffeur hêla Touzouz Vaysal et essaya d’obtenir son soutien, mais celui-ci rétorqua qu’il serait absurde de se mêler des affaires de barbe ou de moustache d’un homme qui avait effectué son service militaire comme sergent dans l’artillerie. Alors Ziya rechercha le soutien des clients assis derrière et qui étaient engagés dans une discussion acharnée. Djournali embrassa du regard toute l’assemblée : Hadjhasan de Kûpçüler, le directeur de l’école primaire “République”, l’employé des services de santé Ökkeş Djelep, le chanteur Hadjizet Odjak - connu sous le nom de scène d’Aşık Hazreti - et qui était la coqueluche des employés et des enseignants. Tous sans exception approuvèrent Ziya le coiffeur. C’est juste à ce moment que le physicien Osman Hodja, notoirement connu comme une encyclopédie vivante, entra dans la boutique. Lorsqu’on lui demanda son avis, il observa un moment la moustache de Djournali, caressa ses propres moustaches en guidon de vélo, toussota et se râcla la gorge :

“ Mon dieu, le coiffeur a raison, dit-il. Cette moustache est toute jeune, son avenir me paraît assuré ; à ta place, je la garderai.”

“ Et tu lui conseillerais de garder quoi encore ?”, ajouta Ökkeş Djelep.

Mais, ni Osman Hodja ni aucun autre ne fournit la réponse. Lorsqu’on en arriva à Djournali, assis sur “Le perchoir”, celui-ci écumait de rage ; il préférait baisser la tête. Avant de partir à

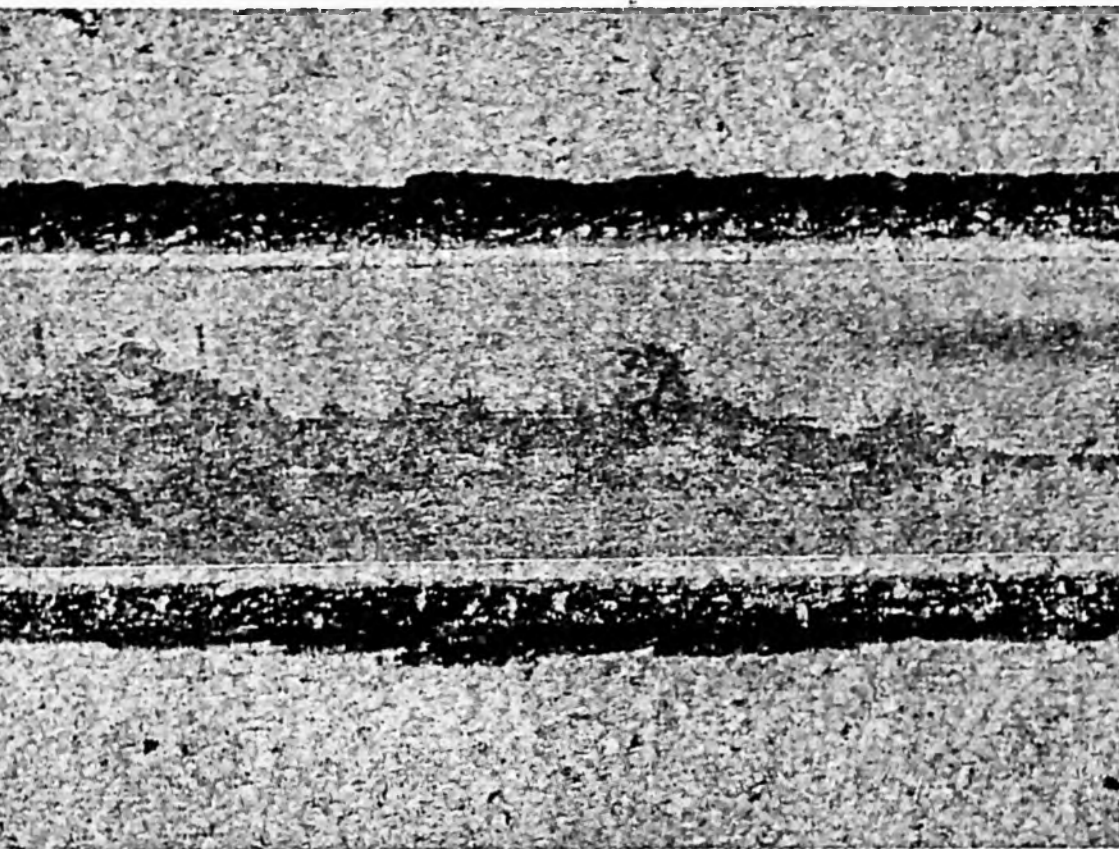
l'armée, il passait pour un jeune imbécile, crédule et même un peu gogo. "Ce garçon ne tient absolument pas de son père!", disait-on de lui. Et maintenant, sans ressentir la moindre honte devant Touysouz Vaysal, il allait régler l'affaire en disant : "D'accord !". Le coiffeur Ziya l'avait pressenti et vint lui parler à l'oreille. Il lui expliqua que son visage avait été spécialement créé - c'était "l'intention de Dieu" - pour qu'y prenne place une honorable moustache puis, tendant les deux mains à la fois comme pour indiquer son mépris, lui montra les photos de tous ces clients moustachus qui entouraient le grand miroir.

"Je te le jure, d'ici quelques semaines, tu seras beaucoup plus beau que tous ceux ici présents", dit-il, et il sourit amicalement ; puis, comme s'il avait apporté à cette tâche un immense sens de la responsabilité, y avait engagé du temps, des efforts ainsi que des frais considérables, il ajouta : " Tout est pour moi, ne t'en occupe pas !"

Djoumali se retourna pour regarder Touzsouz Vaysal ; celui-ci, comme s'il cherchait à dissimuler sa misérable moustache au poil clairsemé, avait penché la tête en avant.

"Très bien, comme tu voudras", dit-il.

Né en 1933 à Elbistan (Anatolie centrale), *Tahsin Yücel* est professeur de littérature française à l'Université d'Istanbul. C'est un des prosateurs les plus originaux de la littérature turque depuis les années 50 : ironique et intellectuel à la fois, il a obtenu une audience plus large pour son roman *Les cinq derniers jours de Peygamber* (1993). *La moustache* est paru en 1995.



m., 1986

